

INTRODUCTION

«La nécessité de nommer les choses a été ressentie depuis l'Antiquité», constate Alain Rey¹. S'il a fallu attendre le XX^e siècle, avec Eugen Wüster et l'école de Vienne, pour voir apparaître les premières tentatives de faire de la terminologie une discipline scientifique à part entière, elle a été toujours présente en tant qu'activité (pour n'évoquer que les noms de Linné ou Lavoisier) et domaine de réflexion.

Le noyau même de la terminologie, le terme, peut être défini comme «désignation verbale d'un concept général dans un domaine spécifique»², comme unité lexicale des langues spécialisées, mais aussi comme «le signe d'un objet»³ (précisons: tout signe d'un objet). Dans cette dernière conception, le terme n'est plus le propre du texte spécialisé: il apparaît dans tout type de texte, littéraire, usuel, journalistique, où il fait son apparition dès qu'il s'agit de dénommer un objet. Tout locuteur, chercheur voulant nommer sa découverte, écrivain soucieux de nommer les éléments du monde présenté, traducteur, journaliste, homme politique... peut être amené à nommer. Tout locuteur peut donc avoir affaire à un terme.

C'est donc la création d'un terme qui est le premier aspect de cette unité qui attire l'attention d'un large groupe de locuteurs. Mais ceux-ci sont concernés également, pour ne pas dire davantage, par la phase suivante, celle de la diffusion d'un terme, par son fonctionnement comme outil de communication.

La formation d'un terme est parfois un acte créateur individuel, mais, plus souvent, il s'agit d'un processus long et pénible. Elle peut être envisagée en soi: en partant des procédés linguistiques utilisés, par la motivation de ces néologismes jusqu'aux contraintes diverses qu'elle subit. De plus, la question que l'on peut justement se poser est celle qui concerne les raisons qui poussent à créer des termes nouveaux et à leur fonction réelle: s'agit-il toujours de dénommer?

¹ A. Rey, *La terminologie. Noms et notions*, 2^e édition corrigée, Presses Universitaires de France, Paris 1992, p. 3.

² ISO 1 087-1, *Travaux terminologiques – Vocabulaire – Partie 1: Théorie et application*, Organisation internationale de normalisation, Genève 2000, p. 6.

³ M. Le Guern, «Sur les relations entre terminologie et lexique», *Meta* XXXIV, 3, 1989, p. 341.

Après l'acte créateur, vient une phase de diffusion. Que ce soit en langues spécialisées (diffusion auprès des spécialistes et des non-spécialistes, des amateurs ou des adeptes, mais aussi des spécialistes d'autres domaines), ou en langue générale (diffusion auprès des lecteurs), le problème qui se pose est celui des modifications que les différentes catégories des utilisateurs font subir aux termes, tant au niveau du signifiant, qu'à celui des significations.

À tous les niveaux et pour tous les textes, une gamme de problèmes apparaît lorsque les objets-concepts, et avec eux les termes, partent pour l'étranger: c'est alors qu'apparaissent les problèmes de traduction (mais aussi de la diffusion par des spécialistes non-traducteurs ou par des vulgarisateurs): le choix d'un équivalent pour un terme, les possibilités de rendre le sens tout entier, et pas seulement sa valeur conceptuelle. En langue de spécialité, mais pas uniquement, cela peut mener au problème de la différence des systèmes conceptuels véhiculés par les langues.

Le présent volume de la série *Romanica Wratislaviensia*, qui a pour titre «Les choses, les notions, les noms: le terme dans tous ses états», réunit les travaux de chercheurs qui – sans être toujours terminologues – traitent des questions soulevées ci-dessus et montrent que les problèmes terminologiques peuvent faire partie de leur préoccupations.

Les contributions relèvent de différents domaines (terminologie, terminographie, histoire littéraire, traductologie, lexicographie...). Traitant de la terminologie, scientifique (théorie littéraire, énergie nucléaire, biomécanique, mais aussi lexicographie), juridique, ou de celle qui, étant en partie instaurée par les actes juridiques, sert à nommer les objets appartenant à un domaine d'activité pratique (système scolaire), elles se posent des objectifs différents, mais elles ont en commun d'analyser les problèmes liés à la création et à la diffusion des termes, et à leurs fonctions dans les différents types de communication spécialisée. Le terme y est ainsi considéré essentiellement comme un outil de communication.

À cet effet, il convient de mentionner en premier lieu l'étude de Marc van Campenhoudt, «Le terme: condensation syntaxique et condensation des connaissances en langue spécialisée», qui, en analysant les différentes conceptions du terme, se prononce pour celle qui en fait une unité lexicale monosémique propre à un domaine de spécialité et l'analyse dans sa fonction essentielle proposée jadis par Rostislav Kocourek, qui est celle de condenser le discours et l'information spécialisés⁴. L'auteur semble adhérer à l'idée, d'ailleurs confirmée dans la plupart des contributions, que la fonction essentielle de la communication spécialisée est le transfert des connaissances.

Observons en passant qu'avec cette conception du terme, qui, d'un côté, met l'accent sur le caractère spécialisé de cette unité, et de l'autre la fait cesser d'être

⁴ R. Kocourek, *La langue française de la technique et de la science. Vers une linguistique de la langue savante*, 2^e édition augmentée, refondue, mise à jour avec une nouvelle bibliographie, Oscar Brandstetter Verlag & co., Wiesbaden 1991, pp. 79–82.

une désignation d'un concept universel, le terme ne doit plus être l'oeuvre d'un spécialiste isolé, semblable à ce microbiologiste qui annonce le matin à sa servante que, en récompense de ses fidèles services, il a décidé de donner son nom au nouveau virus qu'il vient de découvrir. De fait, la formation d'un terme peut être un processus long et pénible, dans lequel différentes contraintes peuvent jouer.

Deux articles du présent volume présentent ainsi la création d'un (des) terme(s) comme un long processus, soumis à bien des contraintes diverses.

Dans son article, *«Histoire, fable, fiction: les désignations du roman au XVII^e siècle dans l'oeuvre de Jean-Pierre Camus»*, Maja Pawłowska décrit ainsi comment, au XVII^e siècle, les dénominations différentes étaient en concurrence pour désigner ce genre littéraire. L'auteur montre notamment le couple «roman» et «histoire pieuse» qui contribue à valoriser son référent ou à le dévaloriser.

Le processus de constitution d'un terme apparaît aussi, quoique de manière un peu plus marginale, dans l'article «La littérature pour jeunes lecteurs: problèmes terminologiques liés au nom du domaine en polonais et en français» de Natalia Paprocka. Dans sa recherche visant à «répertorier les termes polonais et français utilisés pour désigner ce secteur de la production littéraire et (...) les analyser pour essayer d'expliquer quelles sont les raisons de la coexistence d'autant de termes synonymes», l'auteur se penche entre autres sur les hésitations qu'a connues la dénomination de la littérature pour lecteur non-adulte en observant notamment comment, en polonais, le remplacement de *literatura dziecinna* (infantile) par *literatura dziecięca* (enfantine) traduit l'évolution de la conception de l'enfance qui s'opère au XIX^e siècle.

Une fois formé et établi, le terme peut fonctionner dans différentes situations de communication. Conçu surtout pour l'usage des spécialistes d'un domaine précis, il peut être amené à répondre au besoin communicatif d'un destinataire non spécialiste (ou adepte) ou spécialiste d'un autre domaine. Deux articles de notre volume correspondent à ces deux situations. «Le transfert des termes entre les disciplines scientifiques: sur l'exemple du génie biomédical», de Kaja Gostkowska, s'intéresse au fonctionnement des termes en situation d'interdisciplinarité. L'auteur prend pour objet un domaine interdisciplinaire par excellence, la biomécanique, une discipline «née au carrefour de domaines comme la physique, la médecine, l'informatique ou la chimie, qui constituent ses véritables disciplines mères» et dépourvue, pour ainsi dire, d'une terminologie propre. Parlant des mêmes objets et utilisant en principe les mêmes termes, les spécialistes en biomécanique les conçoivent cependant d'un point de vue différent, ce qui aboutit à les définir d'une manière différente que dans leur discipline mère.

De son côté, Katarzyna Pluta, dans «Le terme scientifique et le discours de vulgarisation» se penche sur le discours de vulgarisation. En analysant les procédés définitoires de reformulation utilisés dans ce type de discours, l'auteur observe un jeu constant entre le langage de spécialité et la langue générale, correspondant

à la recherche d'un compromis indispensable entre la précision terminologique et l'adaptation au public.

Dans les quatre études présentées jusqu'ici, le terme, outil de communication, destiné, rappelons-le, à condenser le texte et le message, apparaît comme une entité en mouvement, variant selon les fonctions diverses qu'il est amené à remplir: préciser le concept, porter sur lui un jugement de valeur, faciliter la communication entre spécialistes de différents domaines ou la compréhension des concepts spécialisés par un non-spécialiste... On peut ainsi risquer la conclusion que, tant qu'il s'agit de chercher l'adéquation du terme ou de l'adapter à une situation de communication, les variations motivées (pour ne pas dire contrôlées) sont normales et justifiées. Pour que la terminologie puisse être un outil efficace, elle doit en effet éviter les hésitations injustifiées et/ou incontrôlées.

Trois articles de notre volume, adoptant tous davantage la perspective de l'utilisateur que celle du chercheur, présentent de tels cas de terminologie hésitante voire inexistante. Deux cas complémentaires se présentent: d'un côté, un système notionnel en quête de terminologie, de l'autre, un ensemble de prétendus termes en quête de concepts.

Le premier cas peut être celui de la traduction, face notamment aux institutions caractéristiques de la culture ou du système juridique véhiculés par la langue source. Tel est l'objet de deux articles. Le premier, concernant le couple de langues français-polonais («Traduire les termes du domaine de l'éducation. Sur l'exemple du diplôme de baccalauréat» de Regina Solová), traite des équivalents français des noms d'établissements polonais d'enseignement dans les documents officiels traduits par des traducteurs assermentés. Le second article, concernant le couple italien-polonais («Le trappole tese al traduttore polacco durante la traduzione di testi giuridici italiani e polacchi» de Katarzyna Biernacka-Licznar), analyse les pièges que rencontrent les traducteurs polonais voulant rendre les institutions du système judiciaire italien dans les textes juridiques. Face à l'absence d'une norme de traduction (Solová) ou de bons dictionnaires spécialisés, le traducteur confronté à de tels problèmes se trouve en effet dans la situation de quelqu'un qui connaît (ou est censé connaître) les concepts, mais qui, dans la langue cible, est dépourvu de moyens de les exprimer qui soient adaptés aux besoins et à la finalité de la traduction. Regina Solová met l'accent sur les dangers résultant de cet état de choses, notamment la pluralité des solutions proposées, le caractère erroné de certaines d'entre elles, deux éléments pouvant dans des cas extrêmes conduire à des inadéquations. Katarzyna Biernacka-Licznar propose, pour sa part, les solutions aux problèmes rencontrés.

De prétendus termes en quête de concepts: c'est les cas, du moins partiellement, des marques d'usage dans les dictionnaires, selon l'analyse effectuée dans «Les marques d'usage dans les dictionnaires bilingues français-polonais et polonais-français» de Witold Ucherek. En effet, le métalangage lexicographique, quoique en principe non-destiné aux spécialistes, peut être considéré comme un

langage de spécialité relevant d'une discipline scientifique qu'est incontestablement la lexicographie. Les marques d'usage, unités lexicales de ce domaine, doivent ainsi être considérées comme des termes, c'est-à-dire des unités lexicales monosémiques. Or, comme l'observe l'auteur, il n'en est rien, et les marques sont en fait des lexèmes polysémiques, pour ne pas dire sémantiquement vagues. Car les dictionnaires analysés font souvent l'économie de la définition des marques utilisées. De plus, dans un dictionnaire précis, les marques sont souvent utilisées d'une manière difficile à comprendre. Et, à un niveau plus général, l'emploi des marques dans ces dictionnaires fait peu de cas de leur définition dans de rares textes théoriques et dans les monolingues respectifs.

Dénomination d'un objet-concept spécialisé ou unité lexicale monosémique de la langue de spécialité, le terme est présent dans tout domaine d'activité humaine. Fruit d'un long processus ou d'une invention, cet outil de communication subit les conséquences des situations différentes dans lesquelles il apparaît. Mais, pour pouvoir fonctionner efficacement, il doit au moins faire l'objet d'un large consensus, ou, à défaut, être soigneusement défini. Les études que nous présentons semblent confirmer l'idée, déjà ancienne, de Daniel Gouadec, pour qui l'état idéal, celui d'une terminologie univoque, inchangeable, sans synonymes ni polysèmes, est, certes, une utopie, mais une utopie dont la restitution par un travail terminologique sérieux pourrait parfois bien servir la communication⁵.

Stefan Kaufman

⁵ D. Gouadec, *Terminologie. La constitution des données*, Afnor, Paris 1990, pp. 14–15.